TNS | **Dossier de presse** 23-24

Levé de Terre, depuis la lune. Image réalisée à partir de clichés pris par la sonde Lunar Reconnaissance Orbiter © LRO/NASA

Évangile de la nature

CRÉATION AU TNS

13 | 21 déc

D'après *De rerum natura* de Lucrèce

Traduction
Marie NDiaye
Christophe Perton
avec la collaboration
d'Alain Gluckstein

Adaptation, mise en scène et scénographie
Christophe Perton

« C'est un poème qui exalte la nature, qui la contemple et s'émerveille devant sa toute-puissance. »

- Christophe Perton –

Du mardi 13 au jeudi 21 décembre
Tous les jours à 20h, sauf le samedi 16 à 18h
Relâche le dimanche 17

Contacts

Margaux Dulongcourty
Chargée de communication | presse et digital
03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10
m.dulongcourty@tns.fr

Anita Le Van
Attachée de presse
06 20 55 35 24
info@alv-communication.com

Évangile de la nature

Le philosophe-poète Lucrèce (né et mort vers 97-55 av. J.-C.) a environ 35 ans quand il écrit les six livres composant *De rerum natura* (*De la nature*). Reprenant dans ce grand poème antique les théories de son maître Épicure, il y expose la puissance scientifique de l'atome à l'origine de la création de l'univers, exaltant la nature sans dieux ni maîtres comme devraient l'être les hommes et les animaux. Le metteur en scène Christophe Perton met en scène une traduction inédite de l'autrice Marie NDiaye, avec l'acteur Stanislas Nordey. Il envisage le spectacle comme un « pur festin de poésie ». Une création musicale et visuelle accompagne la générosité et la modernité de ce texte millénaire invitant les humains à se soustraire aux dogmes et à la peur, pour aller vers les lumières de la connaissance.

D'après *De rerum natura* de
Lucrèce

Traduction
Marie NDiaye
Christophe Perton
avec la collaboration
d'Alain Gluckstein

Adaptation, mise en scène
et scénographie
Christophe Perton

Avec
Stanislas Nordey

Composition musicale
Emmanuel Jessua
Maurice Marius

Lumière
Éric Soyer

Vidéo
Baptiste Klein

Photographie
SMITH

Assistanat à la mise en scène et costumes
Ninon Le Chevalier

Assistanat à la scénographie
Clara Hubert

Création le 13 décembre 2023 au Théâtre National de Strasbourg.

Production Scènes&Cités
Coproduction Théâtre National de Strasbourg
Avec le soutien du Jeune Théâtre National
La Compagnie Scènes&Cités est conventionnée par le ministère de la culture et la région Auvergne-Rhône-Alpes.
Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du Théâtre National de Strasbourg.

En tournée

2024

Toulon | Châteauvallon-Liberté scène nationale | Du 19 au 23 mars
Thonon-les-Bains | Théâtre Novarina | Le 27 mars

Extrait

CHANT II
Rien n'est plus doux que de vivre au sommet d'une place forte,
Citadelle édifiée par la science des sages,
D'où l'on peut distinguer les hommes de-ci, de-là,
Errer, aveuglés, cherchant la voie stérile
S'ingéniant en disputes et en rivalités, pour devenir le plus connu
S'épuisant jour et nuit en jetant toutes leurs forces
Dans l'illusoire ascension vers la richesse, la puissance, le pouvoir.
Oh misérable esprit, cœur aveugle de l'homme !
Dans quelles ténèbres, quels dangers innombrables
S'écoule le temps si bref de son existence !
Pourquoi ne peut-il comprendre ce simple fait ?
La Nature ne hurle et ne réclame qu'une seule chose :
Que le corps ne soit atteint de nulle souffrance,
Que l'esprit soit heureux, ni inquiet ni craintif.
Car notre corps a tant besoin de peu :
Et toutes les souffrances qu'on lui épargne
Sont autant de plaisirs nombreux et merveilleux.
La nature ne demande pas autre chose.
À quoi bon avoir chez soi des statues dorées ?
À quoi bon une demeure brillant d'or et d'argent ?
N'est-ce pas suffisant d'être allongés dans l'herbe,
Entre amis, près de la rivière, sous un arbre
Et de jouir ainsi tout simplement de son corps
Quand il fait beau et que les prés fleuris verdoient ?
Malade, on souffre autant sur un lit de pourpre
Que sur une pauvre couche de malheureux.
Les richesses n'apportent rien à notre corps,
Pas plus que célébrité, gloire et pouvoir.
Et rien de tout cela ne profite non plus à notre esprit.
Et quand la mort s'avancera devant tes yeux
Crois-tu que tes religions, tes croyances effrayées
Ne s'enfuiront pas à leur tour laissant ton esprit tremblant
Désertant ta raison devant la terreur de l'au-delà ?
Nous tâtonnons toute la vie dans les ténèbres :
Seule la raison peut lutter contre nos peurs.
Les enfants, dans le noir, tremblent et s'effraient de tout.
Nous autres adultes redoutons en plein jour
Les mêmes chimères qui les terrorisent dans l'obscurité
Et qu'ils s'imaginent parfaitement réelles.
Ni le soleil, ni la lumière éclatante du matin
Ne sauront dissiper ces ténèbres de l'esprit,
Que seule la raison éclaire, par l'étude du spectacle de la nature.

Évangile de la Nature
D'après le « de rerum natura » de Lucrèce
Traduction Marie NDiaye et Christophe Perton
Avec la collaboration d'Alain Gluckstein
Adaptation Christophe Perton

Entretien avec Christophe Perton
Extraits

Qu'est-ce qui t'a donné envie de mettre en scène *De rerum natura* de Lucrèce ?

Vers la fin du mois d'octobre 2020, j'étais en tournée avec *Les Parents terribles* de Jean Cocteau quand le couvre-feu a été déclaré. Comme toujours, monter une tournée avait été d'une grande complexité. L'arrêt a été brutal [...]. C'était un épisode invraisemblable. Quelques jours plus tôt, le 16 octobre 2020, Samuel Paty a été décapité. L'assassinat de ce professeur d'histoire-géographie par un jeune extrémiste religieux radicalisé m'a bouleversé [...]. J'étais totalement pollué par cette atrocité, je broyais du noir. Je viens moi-même d'un milieu familial très marqué par la religion, par une sorte d'intolérance religieuse liée à la tradition dans certains milieux populaires ancrés dans des valeurs morales dogmatiques Je m'en suis détaché vers 14-15 ans, mais j'ai vu à quel point le rigorisme religieux pouvait conduire à des malheurs familiaux, des catastrophes, des traumatismes. Je pensais à toute cette violence, tous ces massacres provoqués par des religions à travers le monde et les époques, aux morts accumulées au fil du temps. J'ai eu besoin de relire de la philosophie, des ouvrages que j'avais découverts sur le tard parce qu'on ne les enseignait pas dans le type de filière où j'avais atterri avant de quitter très prématurément le lycée. La philosophie, c'est par essence l'initiation à un art de vivre, c'est l'accès à des outils de pensée, de liberté, d'altérité, de connaissance de soi. C'est la toute première matière que l'on devrait enseigner dès le plus jeune âge et elle se conjuguerait de nos jours avec encore plus de sens à l'approche, l'étude et la compréhension du monde et de la nature. Épicure débute d'ailleurs sa *Lettre à Ménécée* en disant : « Qu'on ne remette pas la philosophie à plus tard parce qu'on est jeune et qu'on ne se lasse pas de philosopher parce qu'on est âgé. Il n'est jamais pour personne ni trop tôt ni trop tard lorsqu'il s'agit d'assurer la santé de l'âme. » J'imagine que face à la modernité de la pensée, des thèmes et de la rhétorique des philosophes de l'Antiquité, pas mal de très jeunes gens seraient bluffés d'entendre résonner, en dehors de toute idéologie, une parole si ancienne faire sensiblement écho à leurs vies. En ce qui me concerne, longtemps après être entré dans la vie active, j'ai voulu rattraper mon retard, furieux d'avoir été écarté de ces matières et me suis plongé dans toutes sortes de bouquins que j'enchainais, lisant souvent sans tout à fait les comprendre. J'avais une fascination particulière pour les présocratiques. Je suis toujours émerveillé par ces intellectuels qui mêlaient la poésie aux mathématiques, à la physique, l'astronomie – Pythagore, Thalès, Euclide, Leucippe, Démocrite... – ces grands savants grecs porteurs d'une connaissance phénoménale. À travers mon apprentissage indépendant je pressentais leur rapport au monde, à l'univers, à la nature, agir sur moi comme une transmission presque surnaturelle. Lucrèce dans son poème affirme que le temps n'existe pas, et cette assertion je la perçois depuis toujours comme si l'empreinte de ces penseurs avait gravé dans la terre quelque chose de profond, de tellurique, qui nous parvient comme une vibration bien vivante. Notre planète est le témoin de toutes les existences passées et c'est vraiment à cet endroit qu'a lieu le miracle de l'immortalité. Ils avaient perçu l'importance primordiale de l'univers et transformé son chaos en théorisant le cosmos, qui signifiait littéralement l'organisation, l'harmonie. Cela, je le ressens concrètement comme à travers un rêve millénaire qui résonne dans mon rapport à la vie et aux êtres vivants. Et c'est pour cela que dans la solitude de ce confinement imposé [le deuxième confinement a commencé le 30 octobre 2020], j'ai éprouvé un besoin presque vital de me replonger dans ces lectures et dans le poème de Lucrèce *De rerum natura*. Je l'avais découvert en 1995, au moment où je mettais en scène le *Faust* de Nikolaus Lenau [écrivain autrichien, né en 1802 et mort en 1850] au Théâtre de Gennevilliers [T2G – Centre dramatique national]. Lenau est un magnifique poète révolutionnaire qui, en protestation du *Faust* de Goethe, a lui aussi écrit sur le mythe. Méphistophélès y apparait plutôt comme un rationaliste qui essaie d'enseigner une forme d'athéisme à Faust et l'arracher à l'illusion de Dieu. À un moment, Faust veut faire un voyage sur les océans pour se retrouver dans la solitude et s'affronter à la toute-puissance de la nature. Alors le Diable lui propose, pour ne pas qu'il s'ennuie, d'emmener le *De rerum natura* de Lucrèce. Cette réplique m'avait amusé et intrigué, j'ai voulu découvrir le texte en question et j'ai été époustouflé. [...] Lucrèce est un pédagogue merveilleux, il s'adresse d'ailleurs à un disciple. Il y a une telle générosité, un tel désir de transmettre, de partager, d'offrir ! Il n'est ni moraliste ni idéologue, son poème est un don. De ce point de vue, il me fait beaucoup penser à Pasolini : il y a

une immense générosité intellectuelle. Cette lecture m'a réconforté. Sans véritable but dans un premier temps, j'ai eu envie de travailler à une adaptation du poème. Et j'y ai consacré ainsi deux années en apnée au milieu des 7 400 vers qui constituent cette œuvre incomparable.

Que sait-on de Lucrèce et des travaux d'Épicure [philosophe grec, né en 342 ou 341 av. J.-C. et mort en 270 av. J.-C.] dont il s'est inspiré pour écrire *De rerum natura* ?

Lucrèce est l'un des premiers atomistes. Il reprend effectivement à son compte les théories de son maître, Épicure – qui avait lui -même prolongé les travaux de Leucippe et Démocrite – dont il ne reste aujourd'hui qu'une trentaine de pages sur la quarantaine de livres qu'il a consacrés à l'étude de la nature et de l'atome. Lucrèce qui a probablement tenu en main l'œuvre en question offre, 400 ans après, une transmission, une photographie merveilleuse de sa pensée. Il théorise en termes concrets et presque scientifiques l'atome, qu'il considère en tant qu'origine de toute chose, et pousse son raisonnement jusqu'à exposer la naissance et la création de l'univers, des étoiles, de notre système solaire, de la terre et de ses ressources, par l'étude, l'observation, la raison, le rationalisme. Au-delà de cela, il y a dans ses enseignements et dans son poème le miroir de son époque : les guerres civiles entre Rome et l'Italie qui sont des carnages monstrueux, la régression absolue dont il est le témoin, entre le monde qu'il a étudié, la République d'Athènes – qui est son modèle comme elle l'a été pour l'humanité – et la fin de cette République avec la guerre du Péloponnèse, celles avec les Perses, puis l'expansion de l'Empire romain. La République d'Athènes avait posé les jalons d'une société fondée sur le partage, l'équité, la représentation du peuple au cœur des institutions politiques, l'enseignement, la culture. Quand on pense qu'à cette époque, Euripide, Eschyle, Sophocle, ont joué leurs pièces dans le théâtre de Dionysos à Athènes et que, 200 ans plus tard, les grandes écritures doivent faire place aux gladiateurs et aux jeux, on comprend la douleur qu'a pu éprouver Lucrèce devant une forme de régression allant de l'intelligence vers le tout divertissement. Puis ce fut une autre forme de régression où la philosophie a laissé une place dominante au fait religieux notamment avec la puissance de l'avènement du monothéisme. On glisse alors de la complexité de « penser » vers la facilité de « croire » [...]. Lucrèce ne nie d'ailleurs pas la possibilité d'une transcendance.

Il relie l'esprit au corps, comme un tout...

Absolument, un tout inséparable, et qui connait aussi la finitude. Avant que les chrétiens inventent le concept religieux de la résurrection, Épicure et Lucrèce théorisent celui, scientifique, de la régénérescence : rien ne va au néant, tout se reconstitue, tout redonne vie. Il parle de la mortalité de chaque corps qui se reconstitue en autre chose par la transformation de l'atome. [...] Dans son poème, il décrit le Big Bang, l'expansion de l'univers, la naissance des planètes et des systèmes solaires, la rotation des astres et des corps célestes à travers l'univers. Il décrit l'infini, l'absence de centre de l'univers – sur lequel s'est acharnée l'église catholique à l'époque de l'Inquisition. L'avance qu'il a sur nombre de savants est hallucinante. Les plus grands – Copernic, Giordano Bruno, Galilée, Einstein...– ont tous eu *De rerum natura* pour livre de chevet. Ils s'en sont inspirés. Comme l'ont fait les politiques et les philosophes – Pascal, Montaigne, Rousseau, Spinoza... tous se sont inspirés de la pensée de Lucrèce, très impressionnés par la puissance de ses raisonnements. Il a vraiment éclairé aussi bien la philosophie que la littérature Molière l'a traduit et a repris des passages entiers de Lucrèce dans ses pièces, et Shakespeare l'avait précédé, le citant lui aussi. Lucrèce est partout, son œuvre a ruisselé à travers la science, la littérature, la poésie... Le miracle tient dans le fait que son texte semblait voué à disparaitre. Il a été largement critiqué, dissimulé, et détruit avec la montée en puissance du prosélytisme chrétien : Saint Jérôme au IIIe siècle, tout en s'assurant de la postérité de sa version canonique de la Bible, écrivit une note absurde, une sorte de fake news sur Lucrèce, le faisant passer pour un dingue illuminé et mélancolique qui se serait suicidé Le texte a plongé dans l'oubli et aurait pu disparaître totalement si une copie n'avait refait surface vers 1470, levant la chape obscurantiste qui s'est abattue durant des siècles, et participant fortement par sa redécouverte à l'avènement de la Renaissance. L'exemple le plus merveilleux tient d'ailleurs dans *La Naissance de Vénus* de Botticelli qui s'inspire et se revendique très clairement du texte de Lucrèce.

Comme tu le disais, il ne reste rien ou presque d'Épicure. Sait-on si Lucrèce a pleinement reproduit sa pensée ou s'en est éloigné par certains aspects ?

Les fragments de l'œuvre d'Épicure nous sont parvenus par un autre admirateur du IIIe siècle, Diogène Laërce, qui cite trois lettres essentielles dans lesquelles le philosophe entreprend de résumer trois de ses thèmes d'étude : l'atome, les corps célestes, et sa théorie du plaisir, qui n'a d'ailleurs rien du plaisir purement hédoniste auquel se rattache désormais de façon erronée l'adjectif « épicurien ». Lucrèce développe ces trois thèmes de façon exhaustive. Il avait une telle admiration pour lui qu'a priori, son œuvre est le reflet de la pensée d'Épicure. Il déclare d'ailleurs dans son poème qu'il n'envisage surtout pas de s'affronter à lui, ni de chercher à l'égaler, mais s'attache seulement à mettre ses pas dans les siens. Il y a toutefois une différence remarquable entre eux. Épicure rejetait la poésie qu'il considérait comme une coquetterie inutile et a souhaité écrire une œuvre qui, contrairement à celle d'Homère (qui était un modèle du genre dans l'antiquité), se baserait sur un strict contenu scientifique, avec la rigueur du vocabulaire que cela induisait. Mais Lucrèce est aussi un poète et son œuvre a fasciné jusqu'aux pires censeurs, qui l'ont parfois laissée circuler, tant ils appréciaient la beauté de son style. Mais par le contenu de son œuvre Lucrèce demeure bel et bien un rationaliste, tout aussi partisan qu'Épicure d'affronter la vie, d'en profiter au sens justement philosophique du terme. C'est un philosophe qui insuffle une vraie force de vie.

Il y a aussi un rapport à la simplicité. Je pense au passage où il dit que la meilleure des choses à faire est d'être sur l'herbe avec des amis, échanger des pensées… On n'est pas dans un rapport sacralisant…

[…]
De nombreux courants philosophiques l'ont rejoint de ce point de vue-là. […]
Je tenais à finir par le passage sur la naissance de la démocratie d'Athènes pour cette raison. Dans l'ordre du texte original, Lucrèce termine son poème par le récit de la peste qui s'abat sur Athènes. Je trouvais cette fin très sombre, avec un aspect apocalyptique et pessimiste. À la fin il déclare : « Le désespoir était à ce point répandu que désormais ni dieux ni religions n'importaient plus du tout. » Les hommes avaient oublié les dieux, qui eux-mêmes les avaient oubliés, et ils comprenaient donc que tout était fini. Ça semble effectivement très sombre mais c'est finalement plutôt cynique et provocateur, au sens où Lucrèce dit : « Occupez-vous plutôt de comprendre et d'analyser les maladies, d'en chercher les remèdes pour les éradiquer, plutôt que de toujours vous en remettre à des prières aussi vaines que vos dieux sont inutiles. » Mais dans mon adaptation, j'ai fait l'inverse : je commence par l'épidémie. J'avais été saisi par ce passage en plein confinement ; Lucrèce raconte comment une épidémie s'abat sur l'humanité – ce que nous étions tous en train de vivre. Et je finis par la naissance de la république d'Athènes, toutes les perspectives progressistes et les lumières offertes par ce renouveau politique et social.

Stanislas [Nordey] portera ce poème. Comment vous êtes-vous rencontrés et qu'est-ce qui t'a fait penser à lui ?

J'ai vu Stanislas jouer à plusieurs reprises ces dernières années. Avant, je le connaissais comme metteur en scène, j'ai vu beaucoup de ses spectacles. On est à peu près de la même génération […]. Il y avait une sorte de « fraternité littéraire » qui pouvait nous réunir. Nous avons l'un comme l'autre mis en scène plusieurs textes de Pasolini, Peter Handke, Marie NDiaye… En le voyant jouer, il y a eu une évidence. Je l'imaginais porter le texte de Lucrèce. Je ne vois pas le poème comme un texte purement théorique, je veux vraiment qu'il y ait une incarnation organique du personnage de Lucrèce. Quand on pense à l'Antiquité, aux philosophes grecs, on imagine toujours des vieux sages barbus. Mais Lucrèce est mort jeune, à 43 ans, et on peut supposer qu'il a écrit De rerum natura quand il avait entre 30 et 35 ans. C'est l'œuvre de sa vie. À mes yeux, Stanislas a cette chose très singulière : il est un « vieux jeune homme ». Il a gardé toute la fougue d'un jeune homme, dans sa manière d'être en colère, de s'indigner, dans sa manière de porter les textes, dans son regard. Il a en lui une vibration, qu'il transmet. Il m'a d'emblée paru très proche de l'image que j'avais de Lucrèce. De plus, j'adore travailler avec des acteurs qui sont des metteurs en scène. Je pense qu'il y a une compréhension réciproque de ce que signifie la solitude de mettre en scène. On sent vite, au travers de la relation qu'on a avec quelqu'un, la confiance qui existe ou non. En l'occurrence, je me suis senti très en confiance dans la discussion que nous avons eue ensemble sur le projet.

Peux-tu parler du choix d'avoir commandé une nouvelle traduction du texte à Marie NDiaye ?

Nous avons réalisé cette traduction ensemble. Je n'avais pas mesuré la gageure que représentait un tel travail et Marie m'a proposé que nous nous répartissions le texte en nous relisant l'un l'autre. Le poème a été énormément traduit. Les latinistes aiment travailler sur *De rerum natura* parce que c'est un cas d'école. La langue de Lucrèce est d'une difficulté folle. Il s'en prend violemment à la langue latine de son époque, la jugeant incapable de retranscrire, avec la profondeur et la complexité du vocabulaire nécessaires, les théories qu'il veut mettre en œuvre pour expliquer, justement, toute la complexité de la pensée d'Épicure. J'ai lu avec beaucoup d'application six traductions différentes. J'en ai choisi deux, que je trouvais remarquables, parce que chacune d'elle est une gageure. Olivier Sers [dont la traduction est éditée par Les Belles Lettres, 2012] a voulu trouver une équivalence de la prosodie latine : le texte de Lucrèce étant en hexamètres dactyliques, il a pris le parti de le transcrire en alexandrins. Ce sont des vers libres, des alexandrins non rimés, mais il respecte le principe de l'hémistiche. De fait, son texte est extrêmement rythmé, mais il a le désavantage de parfois s'éloigner du sens ou d'être un peu obscur. […] José Kany-Turpin, qui est une femme, a fait une traduction merveilleuse [éditée par Flammarion en 1997], mais elle n'a pas tellement mis en avant l'aspect prosodique, elle s'est plutôt focalisée sur le sens. De fait, par moments, c'est moins théâtral que la proposition d'Olivier Sers. À l'époque où j'ai travaillé sur l'adaptation, je n'avais aucun but précis […]. J'ai donc travaillé sur les deux traductions et j'ai pris des passages dans l'une ou l'autre pour constituer mon adaptation, un montage. […] J'ai choisi d'inverser certains chants, de faire basculer des passages de l'un dans un autre. J'ai fait ma cuisine en toute liberté. Par la suite, en le lisant, je me suis dit qu'il y avait là un bel objet de théâtre. […] Au hasard d'une discussion, j'ai parlé avec Marie de ce travail en cours. Je savais qu'elle avait traduit deux textes dans une nouvelle édition de *La Bible* [éditée par Bayard en 2001. Marie NDiaye y a traduit « Livre de Ruth » et « Livre de Judith », avec, respectivement, les exégètes Aldina da Silva et Maurice Roger], elle ne connaissait pas le texte de Lucrèce et a été émerveillée et impressionnée. Alors je lui ai demandé si elle serait tentée de m'accompagner pour en faire la traduction. Elle était partante. J'ai contacté Alain Gluckstein, qui est latiniste, et je lui ai commandé un « mot à mot ». […] Mener ce travail de traduction ensemble, aux côtés de Marie, a été l'occasion d'unifier le texte de l'adaptation. Et ce sera aussi une occasion de nous réunir avec Stanislas pour répondre à ses questionnements d'interprète. Je trouve très beau que l'on forme ce trio autour de Lucrèce, car j'ai beaucoup travaillé avec Marie et Stanislas a aussi travaillé avec elle au TNS [elle était autrice associée]. La version que nous avons finalisée est très contemporaine, tout en restant extrêmement proche de la littéralité du latin. *De rerum*

natura est souvent traduit par *De la nature* ou *De la nature des choses*.

De rerum natura est souvent traduit par _De la nature_ ou _De la nature des choses_. Comment est venu le choix du titre _Évangile de la nature_ ?

Il est né de mon premier travail d'adaptation. Dans la préface de sa traduction, Olivier Sers compare le texte de Lucrèce – qui a vécu un siècle juste avant le Christ – à un véritable évangile. Littéralement, « évangile » signifie « bonne nouvelle ». Et vu qu'il s'agit d'une adaptation et que ce n'est pas le De rerum natura littéralement que je mets en scène mais un montage que j'ai réalisé, je me suis autorisé ce titre, *Évangile de la nature*.
Et il est resté. Je trouve le mot « évangile » très beau – d'autant plus associé à la nature. La nature apporte elle-même sa bonne nouvelle. Comme je le disais, on sait que les Chrétiens, les premières congrégations, ont tout fait pour faire disparaître le texte de Lucrèce, qui était évidemment un obstacle au prosélytisme. Mais je précise que ce choix de titre n'a aucun aspect provocateur dans mon esprit ; il s'agit d'attirer la curiosité. Le titre De la nature est un intitulé très philosophique. Or, je veux partager le texte avec un public le plus large possible, des gens qui n'ont pas forcément lu de la philosophie. Lucrèce embrasse énormément de questions. Bien sûr, les questions religieuses. [...] Mais il y a aussi la célébration de la nature comme alma mater [mère nourricière], la nature qui donne naissance, qui nourrit. Cette dimension écologique, voire panthéiste de la nature me paraissait forte, très vraie, très concrète. Il y a même un échange avec la nature, qui est incarnée dans le texte – elle devient vraiment un personnage à part entière. Je trouve magnifique qu'il arrive à ce point à faire de la Terre la métonymie d'une mère. Arriver à incarner cette pensée, c'est rendre évident la nécessité impérative, impérieuse, d'en prendre soin, de l'aimer. Ce n'est pas de l'idéologie, c'est de la survie.
Le texte est adressé à un « tu », mais on sent que sa destination va bien au-delà.

Comment souhaites-tu traiter ce mode d'adresse ?

Dans le texte, le disciple auquel Lucrèce s'adresse est Memmius. Mais oui, bien sûr, Lucrèce s'adresse, à travers lui, au monde. Il parle aux civilisations à venir, à l'univers. Évangile de la nature est un seul en scène mais je le rêve comme une sorte d'opéra. Lucrèce lui -même parle de « chants ». J'aimerais que la parole ait un caractère épique et soit incarnée. J'aimerais faire renaître la figure de Lucrèce sur scène, qu'il ne s'agisse pas simplement d'un acteur qui s'adresse au public.

Comment travailles-tu avec Emmanuel Jessua et Maurice Marius, qui vont composer les musiques du spectacle ?

Tous deux travaillent avec moi depuis plusieurs années. Nous allons créer une sorte de continuum. Je veux qu'il y ait une dimension cosmique, un peu futuriste. Ce ne sera pas une musique invasive, mais elle va accompagner la voix, se mélanger à elle. L'idée est de former un tout, comme un opéra qui mêle la parole à la musique. Nous nous inspirons du principe de l'ostinato – les schémas de musique répétitive, qui ont été visités par des gens comme Philip Glass ou Steve Reich. La musique n'est pas là pour illustrer mais va se composer avec la parole. Je vois le spectacle comme un oratorio. [...]

Tu crées toi-même la scénographie. Peux-tu parler de l'espace auquel tu as pensé ?

Nous sommes dans un espace très épuré, qui travaille sur la rotation, la circularité. Il est presque toujours en mouvement, mais ce mouvement est extrêmement lent. Il évoque la rotation de l'univers. Le sol est noir, comme un univers vide et profond, avec des reflets. Au centre, il y a une scène ronde où est représenté le ciel d'une toile de Caspar David Friedrich [peintre allemand né en 1774 et mort en 1840]. Je trouve séduisant que l'œuvre d'un peintre de la nature soit le lieu du poème. Elle est imprimée à la fois sur des tulles et sur le sol, de manière à pouvoir travailler sur la transparence. Éric Soyer crée les lumières du spectacle. Nous allons donner une grande place à la lumière et à ces mouvements de ciel, très lents, qui donneront l'idée du vertige d'une rotation permanente. [...]

Christophe Perton
Entretien réalisé par Fanny Mentré, collaboratrice littéraire et artistique au TNS, le 14 avril 2023

Stanislas Nordey © Jean-Louis Fernandez

Christophe Perton © Camille Melvil

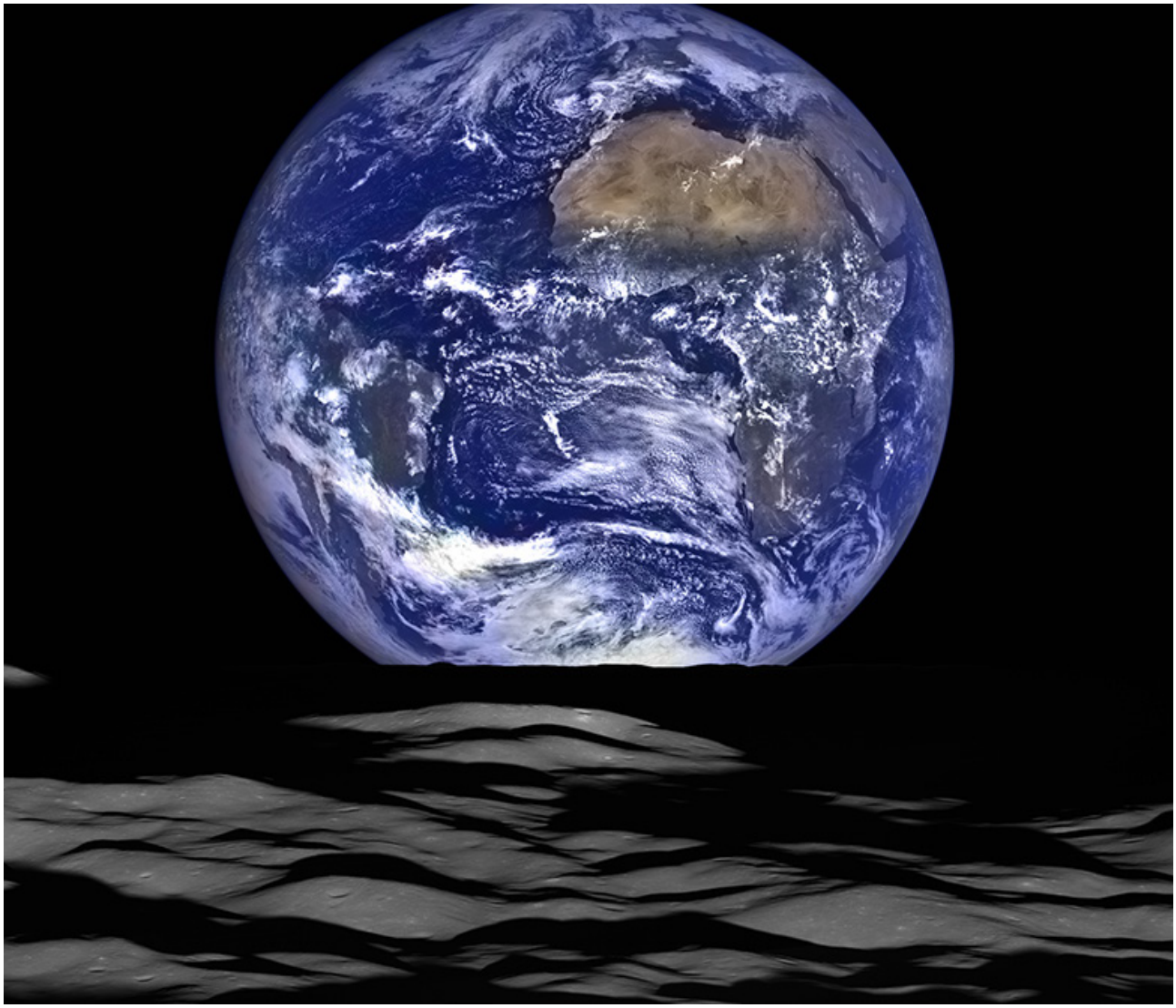
TÉLÉCHARGER

LE SPECTACLE

https://bit.ly/EvangileDeLaNaturePRESSE

DOCUMENTS ET PHOTOS SAISON 23-24

https://bit.ly/PresseSaison2324



Levé de Terre, depuis la lune. Image réalisée à partir de clichés pris par la sonde Lunar Reconnaissance Orbiter © LRO/NASA

Entretien avec Stanislas Nordey
Extraits

Qu'est-ce qui t'a donné envie de te lancer dans l'aventure du poème de Lucrèce ?

Je n'avais pas le texte en tête au moment où Christophe Perton me l'a proposé, mais j'avais un souvenir très fort du spectacle *La Nature des choses* mis en scène par Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret [créé à la MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny en 1990] – curieusement un souvenir plutôt visuel. La première des choses est que je suis depuis longtemps le travail de Christophe, la manière dont il éditorialise ses spectacles, c'est-à-dire les textes qu'il choisit de mettre en scène : la plupart du temps, ce sont des textes que j'aurais pu monter moi aussi, qui m'intéressent. Donc, on se suit de loin en loin. Alors, quand il m'a parlé du poème de Lucrèce, j'y ai prêté attention car c'est quelqu'un qui sait choisir les textes. En le lisant, j'ai été embarqué par la langue – alors même que ce n'était pas encore la traduction de Marie NDiaye. J'ai été totalement saisi aussi par la profondeur de ce qui se disait. J'ai été frappé : les 2000 ans de christianisme nous ont fait tellement de mal sur la question de la connaissance de l'univers ! Tout ce que dit Lucrèce à son époque sur le cosmos, sur l'atome, le climat est époustouflant ; on a l'impression que certaines choses auraient pu être écrites hier. C'est cette puissance de la langue et du raisonnement qui m'ont embarqué. Très vite, j'ai su que la nouvelle traduction serait écrite par Marie NDiaye – en collaboration avec Christophe –, c'était évidemment une raison supplémentaire pour m'engager dans le projet car je savais qu'elle travaillerait la langue en allant à l'essentiel et que le texte serait vraiment goûteux. Une autre raison est qu'en tant qu'acteur, j'aime me laisser emporter dans des endroits où je n'irais pas de moi-même – je n'aurais pas été chercher du côté de Lucrèce, je vais vers les textes contemporains. En général, les choix que je fais sont liés au fait d'aller vers ce que je n'ai jamais fait, aller sur un terrain un peu aventureux. Le texte est bouleversant. Cela faisait longtemps qu'un texte ne m'avait pas autant pris à la gorge, malgré moi. On se situe avant le christianisme, donc Lucrèce n'a pas été persécuté comme Galilée ou Giordano Bruno, mais on sent qu'il était quand même très seul dans ce qu'il défend. Christophe me demande d'être Lucrèce, c'est-à -dire de me mettre dans la peau de cet homme au moment où il écrit cela, au moment où il n'est sans doute pas suivi par ses pairs, il est peut-être même moqué. Et je trouve magnifique le rapport de Lucrèce à Épicure, cette position de passeur. « Épicure, dieu de la philosophie », dit-il à un moment. Je trouve très émouvant cet exercice d'admiration, parce qu'on sent aussi une forme d'humilité chez Lucrèce, il ne revendique pas la découverte de toutes les choses dont il parle, il veut juste aider à faire entendre la force d'une parole, d'une pensée d'un homme qui, dans la foulée du siècle athénien, pose des bases de connaissances, de compréhension pour tous. [...]

Peux-tu parler de la traduction de Marie NDiaye ? A-t-elle fait le choix de versifier le poème ?

[...] Au début, elle tenait à la versification. Nous avons relu les premiers passages ensemble. Nous lui avons dit « sois libre ». Il fallait qu'elle puisse se libérer de la forme des vers, on sentait que cela la contraignait dans le geste et que ce n'était pas forcément nécessaire. Elle a remis le travail sur l'établi et nous avons à présent une version très belle, moins formelle. Elle était partie sur la piste des vers donc il en restera forcément quelque chose, mais elle a libéré la bride, le cheval. De toute façon, la langue de Marie est très musicale, donc il n'y avait pas besoin d'affirmer encore plus cet aspect. Dans le premier travail à la table avec Christophe, on avait testé plusieurs traductions qui n'étaient pas celles de Marie. Ensuite, Marie a traduit le prologue qu'on a tout de suite pu expérimenter vocalement. Là, il était clair que c'était la bonne piste. Les questions les plus pointues de traduction concernent l'économie : ne pas mettre trop de mots. C'est principalement l'objet des discussions entre Christophe et Marie : comment arrive-t-on à une économie particulière de la phrase qui permet d'aller au plus près de la pensée ? Marie travaille avec un latiniste. Dans certaines phrases, il

existe de nombreuses possibilités. Un même mot peut signifier air ou atmosphère ou climat. Aujourd'hui, on entend beaucoup le mot climat, pour autant, est-il le plus juste ? Marie travaille à ne pas créer de confusion avec des mots qui ont pu évoluer. Faut-il dire atome ou élément premier ? C'est un travail passionnant. Comment faire entendre au public d'aujourd'hui ce qui pouvait s'entendre autrement à l'époque ? La vision de Christophe me semble juste : il n'y a aucune volonté d'actualiser à outrance, faire comme si le texte parlait d'aujourd'hui ce qui pourrait être un écueil [...].
Avant toute chose, *De rerum natura* est un poème. C'est ce qui me touche particulièrement dans ce projet : c'est un poème sur la nature. Aujourd'hui, nous sommes en plein dans le sujet, tout résonne. [...]
Il y a une très grande précision dans cette langue. Elle est fleurie mais très accessible. [...]
C'est un poème sur la nature où Lucrèce parle aussi de la nature humaine... Bien sûr, mais le prisme de Christophe est davantage celui de la nature. Tout se rejoint. Nous commençons par la grande peste d'Athènes Lucrèce conte les choses magnifiquement : d'abord, il raconte comment la peste se propage, puis il raconte les types de comportements que cela fait naître chez les hommes – ceux qui fuient, ceux qui s'enferment dans leur égoïsme... Évidemment, cela ne peut que résonner avec l'épidémie de Covid que nous avons traversée [...]. Nous sommes en plein dans ces questions d'interaction entre les vivants que nous sommes et le vivant autour de nous. Le texte a été écrit bien avant les ères préindustrielle et industrielle. On voit déjà la puissance de l'humain – qui peut être négative –sur ce qui l'entoure, et en même temps c'est un chant magnifique sur la nature. Christophe m'a parlé de sa volonté de donner une dimension opératique au poème, d'en faire une sorte d'oratorio.

Comment abordes-tu cet aspect ?

Nous avons travaillé dès le début avec le son, avec la musique. C'est formidable parce que la musique porte, elle est un partenaire essentiel. [...]
L'ambition de Christophe est de faire un « objet total » avec le son, la lumière, la vidéo, la voix. En ce sens, l'idéal est de travailler le plus tôt possible avec tous les éléments pour se caler, trouver les sonorités justes dans le jeu, dans ma propre voix. [...] Il s'agit de sculpter rythmiquement chaque chant, chaque passage. Le dispositif scénique aussi est porteur. Christophe a travaillé sur une sorte d'anneau qui tourne, sur lequel je me déplace. C'est un espace à la fois très concret et abstrait. Je suis ancré au sol et en même temps cela élève la parole. [...]

Le texte est adressé à un « tu » qui est un disciple et, par extension, chaque lectrice et lecteur. Utilises-tu ce mode d'adresse pour parler directement au public ?

Christophe me disait : « Il faut que tu sois Lucrèce. Bien sûr, tu viens pour transmettre quelque chose à celles et ceux qui vont te lire et t'écouter, mais tu parles aussi pour toi, pour suivre ton propre cheminement. » On travaille sans cesse sur le dedans/dehors. Son regard de metteur en scène est très fin, précieux sur le dosage entre adresse et intériorité. Il veut aussi qu'il y ait des envolées, que Lucrèce parte dans son propre imaginaire, se laisse déborder par sa pensée. L'enjeu, pour moi acteur, est de travailler sur les nuances, sur la nécessité de transmettre ce discours, sans qu'il soit assené ou donneur de leçons. Le texte parle beaucoup de la vie, de la mort. Pour l'acteur, ça fait résonner toutes les cordes de la harpe – si tu as l'honnêteté d'aller investir tout ce qui se dit. C'est très riche. Comme je te disais, ça fait longtemps qu'il ne m'était pas arrivé, en répétition, de me faire déborder émotionnellement par le texte. Je ne m'y attendais pas du tout. Et ce n'est pas forcément sur les moments dramatiques, plutôt sur ceux où Lucrèce parle du cosmos, de la vie autour. Est-ce qu'il y a d'autres soleils, d'autres mondes, d'autres lunes, d'autres formes de vie ? Ses mots pour traverser ces questions sont d'une grande beauté. C'est incroyable quand on pense à l'époque à laquelle il écrit tout ça. En ce moment, on est en train de découvrir des exoplanètes en dehors du système solaire. Au début, Christophe s'interrogeait sur la pertinence de ce titre, mais je le trouve très juste par rapport au spectacle qu'il veut construire.

Au moment où tu joueras *Évangile de la nature* – juste après avoir créé *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot – tu ne seras plus directeur du TNS. Est-ce que venir au TNS une dernière fois cette saison en tant qu'acteur revêt quelque chose de particulier pour toi ?

Bien sûr. Et j'avoue qu'en faisant la programmation de l'automne, j'ai fait un peu exprès de programmer ce spectacle en décembre. Je n'aime pas les au revoir et les adieux. Quand il y a une soirée, je pars systématiquement avant la fin, un peu en douce, sans dire au revoir. Peut-être parce que je n'aime pas le côté sentimental ou parce que j'ai peur d'être débordé par mes propres émotions. Alors terminer l'année comme ça, terminer ce chemin avec *L'Évangile de la nature*, c'est une manière de faire un au revoir et de refermer l'histoire magnifique que j'ai vécue au TNS ces neuf dernières années. Donc, oui, évidemment, le soir de la dernière représentation *d'Évangile de la nature*, le 21 décembre, sera particulière. [...]

Stanislas Nordey
Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 11 juillet 2023

Extrait

CHANT IV
Bon, au point où j'en arrive de mon raisonnement
Il me faut exposer que le monde, est lui-même constitué
D'une matière périssable soumise aux lois du naître et du mourir.
Exposer comment des particules de matière en s'agrégeant
Ont formé la Terre, le ciel, les mers, le soleil, les astres
Et le globe de la lune, puis comment la nature fit naître de la terre
Certaines espèces vivantes, quand d'autres ne virent jamais le jour.
Comment le genre humain façonna des langues aux sonorités variées
Pour qu'il s'exprime, échange, et donne ainsi un nom à chaque chose. Comment cette fameuse peur des dieux répandit sa terreur à travers le monde, Se glissant dans le cœur des hommes idolâtrant
Les eaux, les bois, les sanctuaires et des figurines à l'effigie des dieux.
Mais ne perdons pas de temps : au but !
Prenons, pour commencer, les mers, les terres, le ciel
Trois natures, trois substances, trois formes
Constituées de façon si différentes. Écoute bien :
Un seul et même instant les anéantira
Et après tant d'années qui virent tourner
La machine du monde, soudain, sa masse s'effondrera.
Oh je sais bien que prédire ainsi la fin de la Terre, la fin du ciel
Semblera, pour ta raison, un événement aussi extraordinaire qu'improbable
Et j'aurais donc le plus grand mal à t'en convaincre avec mes seules paroles.
Il en est ainsi de la découverte des événements encore invisibles
Que l'on explique en théorie sans pouvoir les mettre sous les yeux
Ni les faire toucher du doigt, seul moyen pour gagner la confiance
Des incrédules et atteindre rapidement leurs cœurs et leur intelligence.
Tant pis pour eux, je parlerai ! Et les faits me donneront probablement raison. Et tu verras peut-être toi-même, ces bouleversements violents
Faire vaciller les continents et ébranler notre univers en un court laps de temps. Oh, je voudrais tant que le hasard puisse écarter ces malheurs
Mais l'apparence trompeuse du présent, ne peut rien contre le raisonnement Qui démontre que le monde, vaincu, peut s'abîmer dans un horrible fracas !
Pour entreprendre de t'éclairer sur cet avenir,
J'emprunterai à la connaissance, réflexions et vérités
Bien plus sacrées que les prophéties en tous genres.
Oui, ne te laisse surtout pas berner par la religion,
Te figurant que Terre, ciel, soleil, mer, astres et lune
Doivent demeurer éternellement, en vertu d'une essence divine,
Et qu'il faudrait donc punir à la hauteur de leurs crimes monstrueux
Tous ceux qui, par leur enseignement, tentent d'ébranler les remparts du monde, Jusqu'à éteindre dans le ciel la sublime lumière du soleil,
En s'attaquant aux croyances immortelles par des discours mortels.
Comment prétendre qu'un dieu ait créé pour les hommes
Un monde merveilleux qu'il faudrait célébrer et louer
Comme l'œuvre miraculeuse d'une main divine
Et le supposer immortel et donc éternel ?

Évangile de la Nature
D'après le « de rerum natura » de Lucrèce
Traduction Marie NDiaye et Christophe Perton
Avec la collaboration d'Alain Gluckstein
Adaptation Christophe Perton

Biographies

Christophe Perton Adaptation, mise en scène et scénographie

Christophe Perton, débute au théâtre comme metteur en scène en 1987. Dès les premières années, son travail est reconnu et soutenu par le ministère de la Culture. Après plusieurs années en tant qu'artiste indépendant il est nommé en 2001 à la direction du Centre dramatique national de Valence. Durant neuf ans, il dirige un projet de rayonnement européen et travaille pour le théâtre et l'opéra. Il décide en 2010 de quitter l'institution et fonde une structure indépendante Scènes&Cités. Il développe alors parallèlement au théâtre un projet cinématographique avec notamment l'adaptation du roman *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye qu'il a mis en scène à trois reprises. Présentées sur les grandes scènes françaises et étrangères les mises en scènes de Christophe Perton ont donné à voir et à entendre quelques grandes œuvres inédites du répertoire européen, telles que *Hop-là nous vivons !* de Toller pour lequel il a obtenu le prix de la critique en 2008. Pier Paolo Pasolini, Lars Norén, Bernard-Marie Koltès, Marius Von Mayenburg et Peter Handke sont autant d'auteurs majeurs qui ont accompagné son parcours artistique. Au théâtre, il a récemment mis en scène à Paris deux pièces de Thomas Bernhard, *Au but* avec Dominique Valadié et *Le Faiseur de théâtre* avec André Marcon. En 2020, il met en scène une adaptation inédite des *Parents terribles* de Jean Cocteau avec notamment Charles Berling, Muriel Mayette-Holtz et Maria de Medeiros. et poursuit en 2023 en adaptant le texte de Cocteau *Le Bel Indifférent* sous forme de comédie musicale pop avec Romane Bohringer.

Stanislas Nordey Jeu

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur et pédagogue, Stanislas Nordey crée, joue, initie de très nombreux spectacles depuis 1991. Il met en scène principalement des textes d'auteurs contemporains (Gabily, Karge, Lagarce, Mouawad, Crimp, Handke, Pasolini, Falk Richter, NDiaye, Galea, etc.).

En tant qu'acteur, il joue sous les directions notamment de Christine Letailleur, Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev, Éric Vigner, Falk Richter et parfois dans ses propres spectacles, comme *Affabulazione* de Pasolini (2015) ou *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis (2019). Tout au long de son parcours, il est associé à plusieurs théâtres (Théâtre Nanterre-Amandiers, école et Théâtre national de Bretagne, La Colline-théâtre national) et en 2013 au Festival d'Avignon.

De 1998 à 2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis. En 2014 et 2023, il est directeur du Théâtre National de Strasbourg et son École où il engage un important travail en collaboration avec 23 artistes associé·es – auteur·rices, acteur·rices et metteur·es en scène – à destination de publics habituellement éloigné·es du théâtre et dans le respect d'une parité artistique assumée. L'intérêt qu'il a toujours porté pour les écritures contemporaines se retrouve dans le projet qu'il a conçu pour le TNS.

En 2020, il retrouve Éric Vigner dans le rôle de Mithridate dans la pièce éponyme de Racine. En 2021, il crée des textes de deux autrices associées au TNS : *Berlin mon garçon* de Marie NDiaye et *Au Bord* de Claudine Galea. Pascal Rambert écrit *Deux amis* pour Charles Berling et lui (créé à Toulon en juillet 2021). Il met en scène *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès dans le cadre de La traversée de l'été, programme estival itinérant du TNS, avec des acteurs et actrices issu·es, notamment, du programme Ier Acte. Il démarre la saison 21-22 sous la direction de Laurent Meininger dans *La Question* d'Henri Alleg (créé au Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire). Il crée *Ce qu'il faut dire* de Léonora Miano en novembre 21 au TNS puis en tournée en france et en Afrique. En 22-23, il joue sous la direction de Falk Richter dans *THE SILENCE* ; sous la direction de Pascal Rambert dans *Mon absente*, deux pièces créées au TNS. Par ailleurs, il continue de présenter *Deux amis* et *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert en France et à l'étranger. En 2023 il joue dans *Quartett* de Heiner Müller, avec Hélène Alexandridis, mis en scène part Jacques Vincey créé au Théâtre Olympia, Centre dramatique national de Tours. En 2023, il créé *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot créée au TNS.

Marie NDiaye Traduction

Marie NDiaye est une écrivaine et femme de lettre. Elle commence à écrire dès l'âge de douze ans et signe à dix-sept ans son premier roman, *Quant au riche avenir*, qui paraît aux Editions de Minuit en 1985. Elle suit des études de linguistique à la Sorbonne et obtient une bourse de l'Académie de France pour étudier à la Villa Médicis, à Rome. On peut citer parmi ses premiers ouvrages *La Femme changée en bûche* (1989), *En famille* (1991), *Un Temps de saison* (1994), *La Sorcière* (1996), *Rosie Carpe* paru en 2001 pour lequel elle obtient le Prix Fémina 2001, *Mon cœur à l'étroit* (2007), *Tous mes amis* (2004). Elle écrit pour le théâtre, sa pièce *Papa doit manger* est entrée, fait remarquable pour un auteur vivant, au répertoire de la Comédie-Française en 2003. C'est en 2004 qu'elle publie la pièce *Les Serpents*. En

2009, elle reçoit la consécration du prix Goncourt pour *Trois femmes puissantes*, roman réaliste et politique. Par ailleurs, elle est coscénariste du film *White Material* de Claire Denis, Lion d'or à la Mostra de Venise en 2009. En 2012, elle se voit décernée le Grand Prix du théâtre de l'Académie française. En 2013, sort *La divine,* en 2016 *La Cheffe*, et *La Vengeance m'appartient* (2021) parus aux Editions Gallimard.

Alain Gluckstein Collaboration à la traduction

Alain Gluckstein enseigne depuis plusieurs décennies les langues anciennes en classe de lettres supérieures dans un lycée de la région parisienne. Amoureux des mots, curieux de grammaire, érudit à sa façon, il se sent pourtant toujours en pays étranger chez les Romains ou les Grecs, impression qui le plonge dans un trouble ravissement et qu'il éprouve beaucoup de plaisir à partager, comme il l'a fait en préparant la traduction de *La Nature* pour Marie Ndiaye. Il a publié de nombreux ouvrages, romans, récits, rêveries ou conférences pour de rire, parmi lesquels on citera ici *Ton corps en toutes lettres*, dans lequel il jette sur la machinerie humaine la lumière crue de l'étymologie.

Clara Hubert Assistanat à la scénographie

Clara Hubert est scénographe et costumière. Elle conçoit des univers visuels pour des spectacles aux tonalités variées, mis en scène par Antoine Hespel, Adama Diop, Fred Cacheux, Hakim Bah & Manon Worms ou encore Pauline Susini. En 2022, elle termine sa formation au Théâtre National de Strasbourg au sein du Groupe 46 en section Scénographie-Costumes et à l'université Paris Nanterre, clôturant ses études débutées en 2017 à l'École Duperré Paris. Elle obtient, en duo avec Ninon Le Chevalier, le Prix d'Atelier 2022 de la Fondation Signature pour la création costumes du spectacle *Je vous écoute* mis en scène par Mathilde Delahaye. En 2023, elle a rejoint l'équipe du festival Les Scènes Sauvages, organisé dans la vallée de la Bruche. Elle travaille également comme assistante à la scénographie pour les scénographes Hervé Cherblanc et Audrey Vuong.

Emmanuel Jessua Composition musicale

Emmanuel Jessua, auteur-compositeur multi instrumentiste, rencontre Christophe Perton en 2015 autour de *L'Avantage avec les animaux* de Rodrigo Garcia. Cette création marque le début d'une riche collaboration et il signe depuis lors la musique de tous ses spectacles. Inspiré par des années de voyages à travers le monde, Emmanuel Jessua produit une musique métissée, alliant l'électronique et l'acoustique au sein d'une partition dense et complexe, pensée en lien étroit avec la dramaturgie. Sa présence du premier au dernier jour des répétitions lui permet de composer une musique organique, en dialogue permanent avec le plateau. Pianiste depuis l'âge de cinq ans, Emmanuel Jessua maîtrise de nombreux genres musicaux et investit depuis plus de sept ans des univers singulièrement différents à chaque nouvelle création. Il est également chanteur et compositeur au sein du groupe de métal Hypno5e, créé à Montpellier en 2007 et travaille régulièrement pour la mode.

Maurice Marius Composition musicale

Simon Marius crée à dix-sept ans une troupe de théâtre au sein de laquelle il met en scène des auteurs comme Anton Tchekhov, Jean Genet et Fiodor Dostoïevski. Passionné de musique, il étudie le solfège et s'essaie à divers instruments, avant de se consacrer totalement à la pratique du piano, qu'il apprend en autodidacte. Arrivé à Paris en 2017, il découvre la musique assistée par ordinateur et commence à composer. Il réalise la musique des films du réalisateur Mathieu Morel : *Aussi Fort que tu peux*, *GAME OVER*, *La Belle et la bête* et travaille au théâtre sur la musique du spectacle *Le Rien* de Bérengère Sigoure. En 2020, il crée sous le nom de Maurice Marius son premier projet musical solo, savant mélange de musique électronique et de chanson française, naviguant entre Alain Bashung, Daft Punk, Étienne Daho. En 2022, il sort son premier album « Les Mauvaises habitudes ».

Baptiste Klein Vidéo

Baptiste Klein est un vidéaste issu des arts visuels. Après des études d'arts plastiques et une maîtrise en photo et vidéo, il se dirige rapidement vers la création au service du spectacle vivant. En 2007, il participe à la création de Namasya de Shantala Shivalingappa, danseuse de Pina Baush, qu'il retrouve en 2013 pour une nouvelle création chorégraphique *Sangama*. De 2009 à 2012, il travaille pour la Compagnie Montalvo au sein de laquelle il réalise la création vidéo de deux pièces *Orphée* et *Don Quichotte*. En 2013, il signe la première création de Babacar Cissé, *An Amerikkkan Dream,* pièce chorégraphique pour cinq danseur·ses autour de l'image de Martin Luther King. Au théâtre, il participe à la création de *Memories from a missing room* de Marc Lainé en 2011 avec qui il collabore sur d'autres projets dont *Vanishing Point* en 2015, *Hunter* en 2017, *Construire un feu* en 2018, *Nos paysages mineurs* en 2021 et *En travers de sa gorge* en 2022. En 2011, il conçoit la scénographie vidéo du spectacle *Nouveau Roman* de Christophe Honoré joué au Festival d'Avignon, puis pour l'opéra *Tosca* en 2019 au Festival d'Aix et *Le Ciel de Nantes* à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en 2021. Avec Marie-Eve Signeyrole, il conçoit les vidéos pour 3 opéras : *Sex'y* à l'Opéra Bastille, *Nabucco* à l'Opéra de Lille et *Faust* à l'Opéra d'Hanovre. En parallèle, il commence à travailler sur des projets personnels autour de l'image et la danse, et met en scène sa première pièce dansée : *Les autres* avec Natacha Balet en 2013 et *À cran* en 2021. En 2015, Baptiste Klein signe sa deuxième création *I.R.L.* inspirée des nouvelles générations, à l'heure d'internet.

Ninon Le Chevalier Assistanat à la mise en scène et costumes

Scénographe et costumière, Ninon Le Chevalier suit d'abord des études d'Arts Appliqués à Paris à l'Ecole Boulle, puis à l'École Duperré. Son BTS de Design d'Espace en poche, elle intègre en 2019 la section Scénographie-Costumes du Groupe 46 l'École du Théâtre National de Strasbourg, elle

obtient, en duo avec Clara Hubert, le Prix d'Atelier 2022 de la Fondation Signature pour la création costume du spectacle *Je vous écoute* mis en scène par Mathilde Delahaye. Elle est diplômée en Novembre 2022 et travaille depuis pour le théâtre, la danse et l'opéra, alternant entre les créations costumes et scénographiques.

Éric Soyer Lumière

Éric Soyer a fait des études d'expression visuelle en architecture d'intérieure à l'École Boulle. Il réalise des scénographies et des éclairages pour de nombreux metteurs en scène et chorégraphes partout en Europe. Il fait partie d'une troupe de théâtre britannique, Act, pendant sept ans en tant que régisseur. Puis il débute une collaboration avec l'écrivain, metteur en scène Joël Pommerat en 1997. Ce partenariat est toujours d'actualité avec un répertoire de vingt spectacles de la Compagnie Louis Brouillard, plusieurs fois récompensés. Depuis 2006, il signe une dizaine de projets avec la société Hermès, où il crée des espaces lumineux du Salon de Musique, pièces musicales et chorégraphiques uniques jouées dans différentes capitales autour du globe. Il s'intéresse également aux arts de la rue avec le Collectif Bonheur intérieur Brut, à la musique avec la chanteuse française Jeanne Added et à l'opéra contemporain. Il a créé les lumières des *Parents terribles* de Jean Cocteau, mis en scène par Christophe Perton.

SMITH Photographie

Diplômé de l'École de la Photographie d'Arles et du Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains, SMITH signe des œuvres faisant intervenir photographies, sculptures, cinéma, nouvelles technologies, danse et performance au cœur d'installations interdisciplinaires.

Son travail fait régulièrement l'objet d'expositions personnelles dans des musées, centres d'arts et festivals, notamment les Rencontres Internationales de la Photographie à Arles en 2012, 2015 et 2021, au Musée de la Photographie d'Helsinki en Finlande, à la Filature, Scène nationale à Mulhouse, aux Festivals de photographie de Valparaiso au Chili, de San José en Uruguay, de Phnom Penh au Cambodge, de Landskröna en Suède, au Palais de Tokyo à Paris, au Casino - Luxembourg, au Transpalette à Bourges, au Museum of Arts & History à Santa Cruz, ou encore au Los Angeles Contemporary Exhibitions.

En tant que réalisateur, SMITH signe des courts-métrages projetés en festivals, qui explorent différents langages cinématographiques, conçus en symbiose avec une production plastique et performative : son projet « TRAUM » alliait ainsi un film de fiction, une série de performances et un spectacle de danse soutenus et diffusés par le Centre Pompidou, le théâtre de la Cité Internationale à Paris, le Musée de la Danse à Rennes, le Centre National de la Danse à Pantin et le Centre Chorégraphique National de Montpellier.

Artiste-chercheur, SMITH présente ses travaux dans des conférences dans des séminaires scientifiques basculant à la limite de la science-fiction ; Collège de France, à l'Institut Henri-Poincaré, Université de Ryerson à Toronto, Université de Californie à Santa Cruz, festival MUTEK à San Francisco ou encore au MacVal à Vitry. Il collabore avec la performeuse Nadège Piton sous le nom de Superpartners.

De nombreuses monographies ont été publiées, notamment aux éditions Filigranes ("Löyly" en 2013, "Astroblème" en 2018), Actes Sud ("Saturnium" en 2017), André Frère ("Entretien avec SMITH" en 2017, "Valparaiso"en 2019), Textuel (« Désidération (prologue) » en 2021) et Palais Books (« DesidereaNuncia » en 2021). Il réalise également des travaux de commandes, de la maison Chanel à Act Up Paris en passant par l'Orchestre de la Philharmonie de Paris ou le Collège International de Philosophie. Il est également photographe de presse : portraits et reportages publiés par LeMonde, Libération, Télérama, Causette ou Philosophie Magazine.

Artiste-complice à la Filature - Scène Nationale de Mulhouse / Opéra du Rhin depuis mars 2021 ; il signe deux expositions « SMITH (archives) » de mars à mai 2022, puis « Désidération » de mai à juillet 2022 ainsi qu'une programmation pour le festival Vagamondes 2023. Il conçoit également une nouvelle œuvre, en conversation avec Corine Sombrun, Marie NDiaye, Caty Olive ou encore Sir Alice. Il présente l'exposition « Désidération (escale) » au Vannes Photo Festival jusqu'au 29 mai 2022.

Dans le même temps

Il Tartufo

EN ITALIEN SURTITRÉ

Texte **Molière**
Mise en scène **Jean Bellorini**
12 | 16 déc
Salle Koltès

Spectacles suivants

Le Iench

Texte et mise en scène **Éva Doumbia**
9 | 13 janv
Salle Koltès

La Chanson [reboot]

Texte et mise en scène **Tiphaine Raffier**
10 | 20 janv
Hall Grüber

La Langue de mon père

De et avec **Sultan Ulutas Alopé**
23 janv | 2 fév
Studio Jean-Pierre Vincent, Espace Grüber

Sans tambour

Mise en scène **Samuel Achache**
6 | 14 fév
Salle Koltès

Évangile de la nature en tournée

2024
Toulon | Châteauvallon-Liberté scène nationale | Du 19 au 23 mars
Thonon-les-Bains | Théâtre Novarina | Le 27 mars

Partagez vos émotions et réflexions sur les réseaux sociaux :
#EvangileDeLaNature #tns2324

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 24 | tns.fr | #tns2324